

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 47

Artikel: Pinson : nouvelle : fin
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

heures et demie, deux ou trois des convoqués font les cent pas dans le vestibule. Aucun d'eux ne veut franchir le premier le seuil de la salle de réunion, dans la crainte que cet acte ne soit considéré comme un indice de zèle.

A neuf heures moins le quart, arrive, en coup de vent, une quatrième personne. A l'aspect de la salle vide et faiblement éclairée, ce dernier venu croit que tout est terminé. Il s'approche, effaré, des promeneurs du vestibule : « Pardon, messieurs, le bureau de... est-il déjà constitué ? »

— Oh ! que non, monsieur, nous en sommes justement. On attend depuis huit heures et demie, mais personne ne vient. Etes-vous aussi des nôtres ?

— Oui, ... plutôt, non, car je venais précisément aviser le président de ne pas compter sur moi. J'ai fonctionné déjà deux ans ; j'ai fait ma part. Chacun son tour. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, dire au président que je suis venu et l'aviser de ma démission ! »

— Tout ça, c'est fort bien... Mais si on voulait tous faire ainsi... Croyez-vous que ça nous amuse...

— Personne ne vous empêche de m'imiter. Allons, bonsoir, messieurs.

L'heure s'avance et le nombre des présents n'augmente pas.

L'huissier, impatient de mettre la clef sous la corniche, va et vient de l'un à l'autre. « Allons, messieurs, il vous faut seulement entrer dans la salle. Tant pis pour les absents. »

Ses appels n'ont pas d'écho.

Neuf heures, tout le monde est là, ou à peu près. Nous entrons dans la salle et allons nous asseoir, en chaîne d'oignons, sur l'un des bancs latéraux. Toutes les têtes sont baissées, les yeux fixés au plancher ; personne ne dit mot. J'ai le sentiment que nous devons rappeler assez exactement le célèbre tableau de Hodler : *Les désespérés*.

Au bout d'un moment, l'un de nous regarde sa montre : « Pristi ! neuf heures et demie ; il faut que je m'en aille ».

— Comment, déjà neuf heures et demie ? fait un second en se levant ; je regrette bien, mais je ne puis rester plus longtemps. Excusez-moi, messieurs...

— Il n'est pas question de s'en aller comme cela, s'écrie alors brusquement un troisième. Tout le monde doit rester. Nous avons un président, des vice-présidents et des secrétaires à élire.

A ces mots, chacun se rassied prestement et le silence reprend de plus belle.

Cette fois, c'est l'huissier qui intervient. Il commence à trouver que ça dure un peu trop. « Eh bien, messieurs, il vous faut commencer. »

— Commencer quoi ? s'écrient tous les désespérés.

— Mais, votre séance. N'est-ce pas, l'un de vous n'a qu'à s'asseoir ici, dans le fauteuil de M. le président du Conseil communal, et à dire : « Messieurs, la séance est ouverte ! » Alors vous nommerez le président définitif, qui prendra place au fauteuil. Vous nommerez ensuite deux vice-présidents et deux secrétaires, puis, quand ce sera fini, le président dira : « Messieurs, si personne ne demande la parole, la séance sera levée... La séance est levée ! » Alors, vous pourrez partir et moi aussi.

Cette petite allocution ne produit pas tout de suite son effet. Personne ne veut monter au fauteuil, comme président provisoire, dans la crainte, très justifiée, de n'en pouvoir plus redescendre.

Nous restons donc, chacun à sa place, silencieux et immobiles. De temps en temps, l'un tire sa montre : « Diable, dix heures un quart ; cette fois je m'en vais. »

— Moi aussi, ajoute un autre.

Puis, plus rien.

Nous serions encore sur notre banc si l'un de nous ne s'était dévoué en montant au fauteuil. Il paya cher cet acte de dévouement. De président provisoire il devint président définitif ; c'était fatal. Ce fut une nouvelle comédie, à chaque nomination nouvelle. Chacun se refusait. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, le « bureau » du bureau était constitué et nous prenions congé de notre président, en lui présentant nos condoléances.

En descendant l'escalier, nous entendîmes l'huissier fermer la porte avec bruit, en murmurant : « Oh ! la la, pour des « pedzes ! », ce sont des « pedzes » ! J. M.

Lo taba.

Du que cé certain Djan Nicot eût trovà cl'espèce dè salarda montàie que l'ài diont lo taba, ti cliào dè pè la Brouya sè sont boutà à ein vouagni dein lào courtis et tsenévairès, et l'est du cé teimps que cliào qu'aviont einvia dè tourdzi sè sont met à fabrequà dâi pipes ein serezetta et que lo Gédéon Gambié, qu'ètâi perquie, et qu'avâi oiu derè qu'on poivè tot fèrè avoué dè la terra, s'est met à eimpatà dè la terra dè pipe, moulà dâi chètse-moque, fabrequà dâi brulò qu'aviont lo gottiao, et 'na tsainetta avoue on tavé, que cein sè tiulatàvè ein trai dzo et qu'on poivè atsetà po 'na demibat zoin totès lè bouteqùès.

Ora, vo sèdès dè quinnès façons on po medzi lè favioulès ? On ein fà dâi totès crânes soupès sâi avoué lè goussès, sâi ein grans ; s'on a on bocon dè muton, on pào lè frecassi avoué dâi z'ugnons qu'on s'ein relètès lè potès ; on ein fà onco dè la salarda qu'est destrà bouna : et la campoûta ài favioulès ? mè z'amis ! Avoué on bon quartai dè bacon et caucquès truffès boulaitès, l'est cein que rappoyè bin adrai !

Et bin, l'est lo mim'affère po lo taba : cliào que n'amàvont pas la pipa et la femaira et que voliàvont tot parai ein agottà s'ein sont prai de n'autra manière et sè son met à chiquà et à tchaffouilli cé taba que ma fai on ne sà diéro quin plliési l'ont inquie, kà cein ne dâi pas ètrè oquie dè bin bon pisque n'avàlont pas la chiqua et que dussont recratchi tot lo cliier perquie bas.

Pu, n'est pas lo tot : lè fennès, quand l'ont zu vu lào z'homme tourdzi et chiquà sè sont boutà dein lào beguinès d'agottà assebin l'herba à Djan Nicot ; mà, coumeint l'ariont zu trào pouéta façon avoué on gambié àobin on tourdzon pè lo mor, que cein l'ao z'arai onco gravà po batolli, sè sont messès à moadre dâi folhiès dè cé taba dein lào moulin à café, pu, hardi ! lè vouaiquie à niclià dè clia pudra du lo matin tantqu'à la né.. Et l'est dinse que l'Hollande et lo Maraco ont ètâ einveintà !

Et d'apremi cliào pernettes ein ètiont tant einfaratàies que nicliàvont mimameint tandi lo prèdzo et cein que lo pràovè, l'est qu'ein seizè ceint noimante-sa, que ia dza don 'na bouna vouarba dè çosse, on bon vilho menistère dè pè la Coûta avâi du s'arrètâ àio bio maitein dè son prèdzo po lào derè, ein sè vereint dâo côté dâi fennès : « Attiutà, chers frères, niclià tandi lo prèdzo tant que vo vouldrè, mà tsouyi du z'ora d'avâi dâi tabatières que pioulant quand vo lè z'âovri, kà cliào pioulaies gravon ài z'autro dè bin profità dè la parole dè Dieu ! (Authentique.)

Paret que cliào fennès ne mettiont pas soveint de l'ouhlio ài fèveimèntès dè lào tabatières !

Ora, cé taba est-te tant san ? on n'ein sà rein, po bin derè ! Crayo que l'est tot coumeint certains remido dè cliào maidzo : ne font ni

bin ni mau, kà on vâi prâo soveint cliào dzou-veno pipatsons venu tot ètiquo à veingt ans et dè cliào tot vilho, qu'ont adé lo chètse-moque àio mor, que sont asse solido què lo Grand-Pont dè Lozena ; mà, quiet qu'on ein dièssè, ne faut pas allà trào liein avoué, coumeint cé certain Guelenet que poivè chiquà on paquieit dè caporat ein on dzo, tant l'ètâi einfaratà après cé taba. Cé gaillà avâi adé 'na chiqua coumeint on àio dein lo mor et crayo que sè sarâi petou passà dè medzi po ein tchafouilli iena.

Stu tsautein, que seiyivè po l'assesseu avoué on part d'autro, l'ao z'ont apportà, pè vâi lè n'hàorès, oquie à medzi et à baire coumeint dè coutema ; adon l'eut pas petou tâquà son pan et sa toma, que Guelenet trè son paquieit dè taba et pre 'na pecheinta chiqua.

L'assesseu, que le vouaitivè fèrè, l'ài dese adon :

— Mon pourro Guelenet, ne sè pas coumeint dâo diabllo te pào chiquà dinse astout après medzi !

— Que voliài-vo, assesseu, l'ài repond adon l'autro, mè faut bin 'na chiqua po fèrè passà cé crouè goût dè pan et dè motta ! **

Pinson.

NOUVELLE, par Arthur Dourtiac.

FIN.

On était arrivé à l'année terrible.

Dès l'été, des bruits de guerre avaient troublé la tranquillité des campagnes, bientôt des dépêches laconiques, annonçant les premières défaites, avaient été affichées à la mairie.

Nos deux garçons étaient arrivés à l'âge où l'on ne reste pas indifférent devant de pareilles nouvelles.

Pinson courut au chef-lieu s'engager bravement dans un régiment de ligne.

Henri, réformé pour son léger boitillement, voulait partir quand même, malgré les supplications de ses grands-parents.

« Tiens-toi donc tranquille, monsieur Henri, disait Pinson ; les vieux n'ont plus que toi, tu te dois à eux autant qu'à la France. T'inquiète pas, allez, je me battraï pour deux et les Prussiens n'y perdront rien. »

Henri céda, le cœur bien gros, et embrassa son ami qui partit, sa chanson aux lèvres, escorté des regrets et des souhaits de tout le village.

Il fut bientôt l'enfant gâté du régiment. Sa gaieté, son entrain, sa bravoure au feu lui gagnèrent tous les cœurs ; et ses officiers eux-mêmes assuraient qu'un refrain de Pinson valait la *Marseillaise* pour redonner du « cœur au ventre » des plus fatigués, qui, sans murmurer, doubleraient les étapes.

..... C'était le soir de la bataille de Saint-Quentin. Toute la journée, nos troupes, faisant des prodiges de valeur, avaient tenu bon, mais à la nuit tombante, devant des forces énormes incessamment renouvelées, la retraite sur Cambrai et les places du Nord s'était imposée.

Pinson, séparé de sa compagnie, s'était tapi dans un petit bois, craignant de tomber aux mains des Prussiens et attendant le jour pour s'orienter.

Tout à coup, il s'entendit appeler par son nom.

« Monsieur Henri ! » s'écria-t-il stupéfait en reconnaissant son ami dans un franc-tireur, couché à deux pas de lui sur le revers d'un fossé.

C'était bien lui, étendu là, pâle comme la mort, rougissant la neige de son sang...

« Jour de Dieu, tu es blessé !

— Une balle dans l'épaule qui me fait horriblement souffrir... »

Vite Pinson lui déchira sa chemise et, à la faible clarté de la lune, le pansa avec la sollicitude d'une mère.

« Ça ne sera rien, va, monsieur Henri, ça a bien saigné, il n'y a rien de cassé, tu seras vite guéri »

Et, lui faisant avaler une forte gorgée du contenu de sa gourde :

« Eh bien, et les vieux ? » dit-il.

Bien désolés, les vieux ! Ils avaient uni tous leurs efforts pour le garder à la maison. A leur âge, on n'est pas sûr du lendemain ! N'était-il pas l'espoir

et la consolation de leur vieillesse après tant d'épreuves passées?

Mais lui avait tenu bon.

Allons donc, quand tout ce qui était jeune et valide, mangeant à la gamelle et couchant sur la dure, faisait en ce moment le coup de fusil, pouvait-il rester inactif, lisant au coin du feu les héroïques exploits de nos petits soldats ? Allons donc !

Un matin, à l'aube, s'agenouillant devant la porte de la chambre où les deux vieillards sommeillaient, il leur demanda pardon de cette première désobéissance, leur envoya un tendre baiser et courut s'engager dans une compagnie franche.

« Ils n'ont pas voulu que je parte avec toi et ils n'y auront gagné qu'une chose : si je suis pris, au lieu d'être envoyé à Mayence ou à Magdebourg, je serai fusillé. »

— Fusillé ! diable ! il fait mauvais pour toi ici ! »

On entendait les « ver da » des sentinelles prussiennes, le galop et les cliquetis de lances des uhlans, parcourant la plaine jonchée de cadavres, et dans le lointain l'artillerie faisant résonner d'un bruit de tonnerre les routes de Cambrai et du Cateau.

« Sapristi ! il faut filer au plus vite. Ces mangeurs de choucroute pourraient flairer la chair fraîche. Peux-tu marcher ? Faut-il te prendre à dos ? N'aie pas peur, les épaules sont solides. »

Henri se souleva avec effort.

« Appuie-toi bien et tâchons de gagner les bois qui nous surplombent là bas. Je me rappelle avoir vu hier un haut clocher annonçant un village. Nous y trouverons bien un abri pour quelques heures, le temps au corps de von Gœben de faire la conduite à Faidherbe. »

Tant bien que mal, clopin-clopat, tous deux traversèrent ces bois d'Holnon dont les arbres dénudés et couverts de neige ne pouvaient guère les protéger contre les hardis éclaireurs de l'ennemi.

Enfin, apparurent les premières maisons d'Holnon se détachant dans la nuit sombre. Les fugitifs frappèrent à la porte d'une ferme isolée. Seuls, de furieux aboiements leur répondirent ; l'habitation semblait déserte, et ce ne fut qu'après des appels réitérés que la face blême d'un paysan s'encadra dans une lucarne.

Il distingua les uniformes au clair de lune.

« Cette fois, ce sont des Français, dit-il joyeusement, je vois un pantalon rouge. »

On entendit gémir une voix de femme :

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! si les uhlans reviennent, nous serons sûrement fusillés ! »

— Ecoutez, dit Pinson, mon camarade est blessé, les casques à pointe battent la campagne, traquant les trainards de l'armée de Faidherbe...

— J'crois ben, interrompit l'homme, on disait à c't'heure qu'ils en avaient déjà enfermé plusieurs mille dans la cathédrale de Saint-Quentin.

— Pouvez-vous nous cacher ? continua Pinson, nous ne vous demandons rien qu'un coin de grange, une botte de paille...

— Tout d'même, répondit le Picard.

— Mais les uhlans ! gémit la femme.

— Les uhlans, les uhlans ! dame ! on verra. Des Français, c'est pas des chiens qu'on peut chasser comme ça ! »

Un instant après, il introduisit les deux soldats dans la cuisine.

Il était temps. Henri était à bout de forces et s'écroula sur une chaise devant l'immense cheminée.

« Ne restez pas là, dit la femme. »

— Alors aidez-moi à porter mon ami, il se trouve mal.

— Bientôt le blessé était installé dans une espèce de caveau dissimulé derrière la grange.

Pinson l'avait étendu doucement, bien doucement sur une bonne litière de paille sèche et là, agenouillé près de lui, il lui frictionnait vigoureusement les tempes. Puis, le déshabillant avec une légèreté féminine, il examina la blessure : la balle avait traversé l'épaule faisant sèton, et c'était miracle que le pauvre garçon eût pu tenir debout jusque-là.

Rien de cassé, cependant : il avait de la chance, car ça avait chauffé dur autour du moulin de Tout-Vent et plus d'un qui, le matin, s'était levé, le rire et la chanson aux lèvres, dormait maintenant au milieu des neiges son dernier sommeil.

Son pansement terminé, Pinson s'enveloppa dans sa capote, se coucha devant l'entrée du réduit, comme un chien de garde, et tout en songeant à son enfance, aux braves gens qu'il aimait tant, au village où il avait passé de si douces heures, à son

frère adoptif, heureux et tranquille, alors, auprès de ses parents, il s'assoupit, bercé par ses souvenirs.

Un grand bruit de voix et de ferraille le réveilla en sursaut.

Debout en un clin d'œil, il prêta l'oreille. On entendait distinctement des jurons allemands, des trahissements de sabre.

Bientôt les vociférations redoublèrent.

Soudain les bottes de paille qui masquaient l'entrée du caveau s'écartèrent et, à la lueur de la lanterne placée au chevet du blessé, Pinson reconnut la fermière, pâle, tremblante, pouvant à peine balbutier :

« J'l'avions ben dit !... les Prussiens !... ils sont là une vingtaine qui vous cherchent ! »

— Ça se gâte, murmura Pinson ; que faire ?

— Vous, n'bougez pas, ils n'vous trouveront point ici : ils savent seulement qu'il y a un franc-tireur, portez-le vite dans la grange et faites le mort ; quand ils l'auront trouvé, ils s'en iront.

— Leur livrer mon ami ! Jour de Dieu !

— Mais ils ont collé mon homme au mur, ils le fusilleront, pensez donc, mon pauvre homme, et nos fleux encore si jeunes ! Et puis, ben sûr, ils brûleront la ferme, une si belle ferme ! un si bon travailleur ! et qui s'porte comme un charme, tandis qu'voilà, il est déjà quasi mort !

Malgré la gravité de la situation, Pinson éclata de rire devant ce naïf égoïsme.

Oh ! ces paysans !...

Puis, prenant rapidement sa résolution :

« C'est bon, la mère, on ne touchera, par ma faute, ni un cheveu de votre homme ni une gerbe de votre grange. La cachette est sûre, je peux compter sur votre langue. »

— Pour ça oui, mais il leur faut le franc-tireur.

— C'est bon, ils l'auront. Gagnez seulement cinq minutes, le temps de l'arranger.

— Voulez-vous que j'vous aide ?

— C'est inutile, allez. »

Resté seul, Pinson déposa un baiser sur le front du blessé plongé dans un lourd coma, fit une courte prière.

Un instant après, la porte de la grange volait en éclats et, avec des cris sauvages, une horde de Bavarois à la tunique azur, au casque chenillé, se ruait sur Pinson qui, revêtu du sombre uniforme des francs-tireurs, les attendait, seul, debout, la tête haute.

On l'entraîna sans résistance, mais en passant devant ses hôtes terrifiés, d'un geste et d'un regard il leur recommanda celui pour lequel il allait mourir.

Bientôt à la lueur des torches, adossé au mur du caveau où, grâce à un sublime sacrifice, son frère pouvait dormir en paix, Pinson radieux, transfiguré, regardait, le sourire aux lèvres, les fusils braqués sur lui, en fredonnant à la barbe des Prussiens :

Pinson, gentil oiseau,
Chantant gaiment sur...

Une violente détonation coupa le gai refrain, et le brave petit troupière tomba foudroyé.

Recette.

Conservation de la gomme arabique. —

Rien n'est plus difficile à maintenir en bon état de conservation que la gomme arabique en dissolution. Les bactéries se développent à merveille dans ce mucilage, et, en se développant, font perdre toutes les qualités spéciales de la gomme et notamment l'adhérence qui est la plus recherchée, comme de juste. Or, on peut porter remède à cet inconvénient, tout uniquement en jetant dans la gomme un peu de camphre : les vapeurs qui en sortent constamment suffisent à détruire toutes les bactéries de décomposition, et par conséquent à maintenir la gomme en excellent état de conservation.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la dernière liste	Fr. 719 70
De la <i>Revue helvétique</i>	» 4 —
Total	Fr. 720 70

Bonne année 1902. — MM. Payot et Cie, libraires à Lausanne, sont passés maîtres dans l'art d'éditer de belles et riches publications. Nous venons de recevoir deux exemplaires des « Souhaits d'année 1902 », qui sont vraiment une merveille de grâce et de bon goût. D'artistiques illustrations, des poésies signées de grands noms donnent à ce calendrier de luxe un aspect des plus gracieux.

Passe-temps. — La solution de l'énigme de samedi dernier n'était pas aisée à trouver, paraît-il, car nous n'avons reçu que 6 réponses justes, c'est-à-dire donnant le mot « miroir ». La prime est échu à M. B. De Crousaz, avenue de la Gare, Lausanne.

Logogriphe.

Adroit et lesté avec ma tête,
Je diverts les spectateurs ;
Inspide ou froid sans ma tête,
Je glace ou j'endosse les lecteurs :
Sur les tréteaux avec ma tête,
Je me fais souvent applaudir ;
Chez le libraire, sans ma tête,
On me voit plus souvent moisir.
Enfin, gaiment, avec ma tête,
Si je sais parfois m'enrichir,
C'est à l'hôpital, sans ma tête.
Que je cours risque de mourir.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Boutades.

Malheureux à la chasse, monsieur apporte à la maison un lièvre acheté chez le marchand de comestibles. Le lièvre est déjà quelque peu avancé.

— Ah ! dit madame, après l'avoir examiné, tu as bien fait de le tuer, mon ami,..... il n'était que temps.

Un condamné à mort, devant la guillotine :

— Et quand je songe que mon père me disait toujours : « Vois-tu, mon cher enfant, en quelque situation que tu te trouves ne perds jamais la tête. »

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Denise a été donné jeudi de façon remarquable. Interprétation irréprochable, mise en scène très soignée. Une seconde représentation s'impose. Demain, dimanche, *Les Mystères de Paris*, nouvelle version, drame en 5 actes et 11 tableaux, tiré du roman d'Eugène Sue. — Mardi, 26 courant, deux nouveautés : *L'article 330*, vaudeville en 1 acte, de Courteline. *Le Paradis*, vaudeville en 3 actes, du Palais-Royal, de MM. Hennequin, Barré et Billaud. — Jeudi 29, pour la première fois à Lausanne, *L'épreuve*, un acte de Marivaux ; *L'abbé Constantin*, comédie en 3 actes de L. Halévy.

Kursaal. — Aujourd'hui, samedi, à 3 heures, *Matinée*, à moitié prix. Demain, dimanche, à 3 heures, *Matinée-spectacle*. Programme toujours varié : *Raymonds-Raymonds*, *Villé-Dora*, *Les Florina*, *Gabrielle Damon*, *Luipolds*, *Garçon*, *Raymo*, *Les Gauberts*, *Les 5 Auroras*.

Soirées-gymnastique. — Ce soir, samedi, à 8 heures, au Casino-Théâtre, soirée annuelle de la *Section Bourgeoise*, avec le concours de l'Orchestre de la Ville. Au programme, plusieurs exercices, un ballet, un duo comique, et toute une série de tableaux historiques (*poses plastiques*). — Samedi prochain, 30 courant, soirée annuelle des *Amis Gymnastes*, au Casino et avec le concours de l'Orchestre, également. Mouvements d'ensemble, pyramides, exercices avec drapeaux, assaut de zouaves et, pour finir, *Madrilène*, un grand ballet composé par M. Rouilly.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Les nouveaux abonnés pour l'année 1902 recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre 1901.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.